

Comptes rendus

- 555 *Des révolutions culturelles. La politique du quotidien en Grande-Bretagne, en Amérique et en France, XVII^e-XIX^e siècle* [Leora Auslander, 2010]
par LAURENT LE GALL
- 558 *Des Tsiganes en Europe* [Michael Stewart et Patrick Williams (dir.), 2011]
par MARC BORDIGONI
- 558 *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur* [David le Breton, 2012]
par MARTINE SEGALEN
- 559 *L'Occulte. Histoire d'un succès à l'ombre des Lumières. De Gutenberg au World Wide Web* [Sabine Doering-Manteuffel, 2011]
par MARIE-CHRISTINE POUCHELLE
- 560 *Mythe, conte et enfance. Les écritures d'Orphée et de Cendrillon* [Nicole Belmont, 2010]
par JEAN-MARIE PRIVAT
- 562 *Marier les destins. Une ethnocritique des Misérables* [Guillaume Drouet, 2011]
par SYLVIE MOUGIN
- 563 *Histoire et anthropologie de la parenté. Autour de Paul Lacombe (1834-1919)* [Agnès Fine et Nicolas Adell (dir.), 2012]
par ANNE CADORET
- 567 *Adopter et transmettre. Filiations adoptives dans le judaïsme contemporain* [Sophie Nizard, 2012]
par MARTINE SEGALEN
- 569 *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés* [Béate Collet et Emmanuelle Santelli, 2012]
Questioning French Secularism. Gender Politics and Islam in a Parisian Suburb [Jennifer A. Selby, 2012]
par MARTINE SEGALEN

Leora Auslander

Des révolutions culturelles. La politique du quotidien en Grande-Bretagne, en Amérique et en France, XVII^e-XIX^e siècle (traduit de l'anglais par Camille Hamidi)

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010, 298 p.

par Laurent Le Gall

Université de Bretagne Occidentale – CRBC

legall-vidaling@wanadoo.fr

C'est un livre qui brasse large et qui, à force de brasser large, emporte le lecteur dans un tournoi d'où il n'est pas sûr que l'intelligibilité des objets et le point de vue qui leur est appliqué y gagnent au final en pertinence. « À la fois livre d'histoire et essai » [29], l'ouvrage ambitionne, ainsi que la longue introduction le souligne à plusieurs reprises, d'« historiciser la place de la culture matérielle, les pratiques corporelles et les rites dans la

transformation et les attachements politiques » [30]. Son cadre géographique : trois États-nations en construction (Grande-Bretagne, États-Unis, France) aux prises avec une dynamique révolutionnaire qui rebattit les cartes des relations entre le pouvoir, les sujets/citoyens et certaines pratiques culturelles. Autrement dit, ce travail de synthèse, nourri de très nombreuses références bibliographiques et d'une érudition qui laisse quelquefois pantois, entend faire converger, à partir de la rupture révolutionnaire érigée en un point focal commun, les signes matériels et symboliques des transformations plus ou moins brutales, plus ou moins radicales, induites par les bouleversements de l'ordre politique. L'ambition est évidemment louable à plus d'un titre. En orchestrant une comparaison à l'aide d'un prisme révolutionnaire unificateur pour les besoins de son enquête, alors même que les révolutions anglaises, américaine et française furent ô combien différentes dans leur déroulement et dans les buts que leurs acteurs leur assignèrent, Leora Auslander invite à réfléchir sur la manière dont un

nouveau cours des choses requiert, de la part de ceux qui le prescrivent, la maîtrise sinon l'invention d'une matérialité propre à redéfinir les règles du jeu social. En s'intéressant aussi bien au vêtement qu'au mobilier ou à l'architecture en vogue sous Cromwell, Washington ou Robespierre, en confrontant les indices du renouvellement d'une offre culturelle imposée et plus ou moins facilement acceptée, la professeure d'histoire européenne à l'Université de Chicago convie à entamer une réflexion sur la négociation des frontières entre ce qui relevait du public et ce qui appartenait au privé. En se faisant une historienne des « choses banales », l'auteure incite enfin à percevoir combien les résistances ou les hermétismes à l'apposition d'un ordre culturel dicté par des élites en proie à une volonté de régénération politique de leur société ont contribué, tout autant que certains consentements d'ailleurs, à forger des identifications nationales en fonction desquelles leurs successeurs eurent ultérieurement à se déterminer.

Ausculté le quotidien de sociétés entrées, à compter du XVIII^e siècle surtout, dans une ère de consommation élargie en y traquant les marqueurs des nouveaux modes d'exister chevillés aux impératifs politiques du moment tient incontestablement du défi tant les interactions entre le prescrit et le vécu demeurent fréquemment, faute de sources suffisamment disertes, difficilement accessibles. Défi relevé en partie ici grâce à une moisson d'indicateurs qui permet à Leora Auslander de dessiner, dans une succession de chapitres essentiellement monographiques, les spécificités inhérentes à chaque révolution et les mutations qu'elles engendrèrent dans des sociétés de cour pyramidales que les monarques, vers lesquels convergeaient les regards, les attentés et les désirs, contrôlaient d'autant plus aisément en étant capables d'impulser un style et une façon de vivre. « Révolution culturelle et politique inachevée » [97], la guerre civile qui débuta en 1642 et infusa dans les îles britanniques jusqu'à la restauration monarchique de 1660, fut d'abord, et peut-être avant tout, une révolution du verbe. En étant d'emblée le principal moteur de la contestation, le protestantisme radical se concentra en effet prioritairement sur la parole, dans le cadre d'une lutte pour la purification de l'Église établie. Prêches, pamphlets, jurons furent ainsi au cœur d'une entreprise législative de contention des mots qui entendait contrôler une pratique de la langue reformulée au nom de l'atteinte à Dieu.

Certains pans de la culture matérielle ne furent pas en reste non plus. Si le Parlement renonça à réglementer les tenues vestimentaires de tous les jours, l'influence de ce protestantisme se nicha peu à peu dans le dépouillement

qui affecta un costume appelé à s'assombrir et à perdre ses motifs et ses broderies au prétexte qu'ils rappelaient une ostentation désormais disqualifiée. L'expérience républicaine (1649-1653) ne fit qu'accentuer la volonté de contrôler la vie quotidienne. Iconoclasme antimonarchique et profusion d'objets marqués au sceau du *Commonwealth* eurent en effet pour ambition d'éradiquer la mémoire de la royauté et d'inventer un nouveau système sémiotique. Ornementation de la vaisselle, funéraires nationales, cérémonies somptueuses à l'occasion des succès militaires participèrent alors à l'exaltation d'un régime que la faible légitimité et la concurrence des manifestations commémoratives royalistes condamnaient à se mettre toujours un peu plus en scène et à légiférer tous azimuts. Il revint à Oliver Cromwell, durant son principat (1653-1659), de tenter une synthèse en consolidant les acquis des années 1640 et en empruntant au répertoire iconographique des Stuart. En 1653, par exemple, tous les anciens palais royaux furent remis au Lord Protecteur qui les rendit à leur ancien usage et les fit remeubler en partie avec des objets qui avaient appartenu à Charles I^{er}. Abondamment diffusé, son portrait imita à bien des égards ceux que la monarchie défunte avait produits, n'étant qu'il ne valorisa guère un corps en majesté. Au final, et si l'on suit les conclusions de Leora Auslander, « Oliver Cromwell ne réussit jamais à se détacher complètement des symboles et des signes du pouvoir royal. Les parlementaires ne réussirent jamais à s'imposer complètement dans un gouvernement démocratique. Néanmoins, bon nombre de changements sont à porter à leur actif. La révolution anglaise défricha le terrain et on lui doit certaines manières de relier la culture matérielle du quotidien aux transformations politiques » [141-142]. La restauration de Charles II ne fit qu'entériner le rétablissement d'une monarchie appelée à devenir de plus en plus le symbole d'une nation à la formation de laquelle près de 20 années de guerre civile, par le truchement des débats contradictoires et des conflits qui se nouèrent autour des productions culturelles, contribuèrent entre autres puissamment.

De l'autre côté de l'Atlantique, la situation était autrement différente. Dans les futurs États-Unis d'Amérique, la période révolutionnaire (1763-1800) fut incontestablement le creuset d'une nouvelle nation qui, à partir de sociétés coloniales pour le moins diverses, chercha à s'inventer en faisant du consentement général à ses institutions, le gage de sa pérennisation. L'on comprend alors pourquoi la constitution d'une esthétique particulariste fondée sur le rejet du goût britannique et le boycott des produits d'importation devint très rapidement un enjeu

politique. De même que la vogue du vêtement *homespun* fut un signe de la rupture avec la Grande-Bretagne, la promotion de la figure de l'Indien chez les indépendantistes fut censée incarner l'appropriation d'un territoire dont ces derniers estimaient être dorénavant ses indigènes et donc ses maîtres. Le traité de Paris (1783) qui ratifia l'existence d'un nouvel état imposa plus que jamais d'achever de définir ce qu'étaient "l'Amérique" et "les Américains" [168]. Fut alors abondé en marqueurs de toutes sortes (grand sceau de 1786, mise en circulation d'une monnaie commune, le dollar), un répertoire symbolique sollicité pour faire fructifier l'adhésion des citoyens à leur toute jeune nation. Furent récusés dans certains milieux républicains « les manières élégantes, les objets et les loisirs raffinés » [173] condamnés pour leur dimension supposément décadente et, partant, aux antipodes de ce que les États-Unis se devaient d'être, un miroir de la vertu et de la morale. Furent surtout consommés de très nombreux produits du quotidien commémorant la révolution et ses héros, à l'image du visage de Washington qui apparut sur des portraits fabriqués par des particuliers ou pour un usage commercial tant en Amérique qu'à l'étranger. En dépit de la faiblesse du gouvernement fédéral, le nouvel État-nation pouvait compter, à l'orée du XIX^e siècle, sur « l'engouement populaire pour les commémorations et pour l'élaboration d'une nouvelle culture nationale » [190]. Issu d'une dynamique révolutionnaire, un ordre politique avait accouché de nouvelles légitimités culturelles qui, à leur tour, ne cessèrent de le conforter.

Concernant la France des années postérieures à 1789, le constat de Leora Auslander ne souffre aucune ambiguïté : « Avec la Révolution française, nous avons affaire à la plus accomplie des révolutions culturelles » [193]. Paradoxalement, souligne l'auteur, si l'on veut bien admettre que la régénération de la nation par le biais d'une nouvelle et pléthorique offre culturelle, un thème qui bénéficia d'un large consensus du côté des élites en place, ne déboucha guère sur un discours unifié appelant à la conformation d'une esthétique (à vocation totalisante) à des canons expressément révolutionnaires. Riche en métamorphoses festives et cérémonielles tout comme en (ré)inventions de formes nouvelles destinées à une pédagogie politique au quotidien – la tentative avortée de créer un uniforme national sous la Convention girondine est exemplaire de la tentation égalitaire et uniformisatrice dont certains acteurs préconisaient qu'elle s'instillât partout où la recomposition de la nation l'exigeait –, la décennie sans pareille ne se solda pas au surplus par une imposition/normalisation d'un modèle

révolutionnaire dans l'espace privé. Tandis que les architectes, à l'instar de Boullée, Ledoux ou Lequeu, furent mis à contribution pour l'écriture de projets susceptibles d'édifier les citoyens, « aucun concours ne fut organisé, aucun débat n'eut lieu sur un style ou sur une forme adaptée à la République en matière de mobilier, céramique ou tapisserie » [232]. Quand bien même elle put être coercitive dans sa phase la plus jacobine, la républicanisation des masses se fit aussi en s'attachant à borner politiquement domaine public et sphère propre au foyer.

Ce résumé succinct d'un ouvrage aussi profus, dont les analyses s'arc-boutent sur une très riche iconographie commentée, ne saurait évidemment en épuiser la lecture. L'on soulignera toutefois qu'elle peut atterrir sur certaines difficultés afférentes à la démarche et au texte dans son ensemble. Se réclamant d'une « histoire atlantique » [26] capable de saisir les transferts culturels à l'œuvre et la manière dont toute fabrique révolutionnaire fut tributaire, même pour des détails infimes, des révolutions qui la précédèrent, l'étude proposée apparaît bien davantage comme une juxtaposition d'histoires faiblement connectées que la seule notion de révolution culturelle, par ailleurs peu objectivée, ne parvient guère à relier. Séduisante, l'optique comparatiste qui, si elle avait été menée de bout en bout, aurait peut-être permis de comprendre comment les mobilisations culturelles empruntèrent, dans des configurations révolutionnaires différentes, des voies similaires ou, au contraire, divergentes, en reste fréquemment aux préalables. Et la conclusion sur la préservation de la liberté de l'individu face à l'intrusion culturelle de l'État dans les trois États en révolution ne contribue pas à corriger la trajectoire générale du livre. Au risque de décevoir, l'écart entre l'inventaire de l'infinie variété du matériau qui participa à l'énonciation « vernaculaire » de la révolution et l'exploration de ses appropriations sociales dénote une analyse qui fait globalement l'impasse sur la façon dont des hommes et des femmes adhèrent à de nouvelles légitimités culturelles, dussent-elles s'exprimer dans l'acquisition d'une image ou d'une montre, dans l'attrait pour une représentation théâtrale ou dans la participation à une fête nouvellement créée. Plus délicat, enfin, le déroulement de la narration, entre intuitions, fulgurances, absences remarquables – les travaux de Maurice Agulhon sont ignorés dans le chapitre consacré à la France – et circonvolutions à propos, par exemple, des émotions politiques ou des héritages nationaux, risque aussi de dérouter. Tant et si bien qu'à la fin, le lecteur s'interroge sur ce que purent bien être ces révolutions au – et du – quotidien.